

Le bœuf, sans le boucher, pourrait vivre vingt ans,
 Sans le chasseur, le cerf ruminer plus longtemps ;
 Des jours de l'animal vous supputez la somme :
 Soit : mais je me refuse à *quintupler* pour l'homme,
 Et j'annule d'un mot votre comparaison :
 Le cerf a son instinct, je n'ai que ma raison.

L'homme, nous dit Flourens, ne meurt pas : il se tue !
 Avant lui, par Buffon, vérité reconnue.
 Dès longtemps je médite un mémoire, un traité
 Sur la carrière humaine et sa brièveté :
 Ma plume eût pu noircir de prose un gros volume :
 En deux feuillets de vers ma Muse se résume.



Oh ! que la vie est courte ! et nous le savons tous.
 « Mais de votre plein gré pourquoi l'abrégez-vous ?
 « Dit l'éloquent docteur dont la voix nous gourmande,
 « Pourquoi résistez-vous quand la raison commande ?
 « Aux penchants vertueux pourquoi fermer l'accès ?
 « Livrer votre existence au vice, à ses excès ?
 « D'une brève carrière abrégeant la durée,
 « Pourquoi recherchez-vous sa fin prématurée ? »

Tes pourquoi, dit le Dieu, ne finiraient jamais :
 La réponse est facile : en trois mots, je la fais :
 Parce que je suis homme : homme, et c'est à ce titre
 Que j'exerce sur moi la loi du libre arbitre :
 L'indulgente nature en priva l'animal :
 Je puis monter au bien, je veux descendre au mal ;
 C'est mon droit ; deux penchants combattent dans mon
 [âme,

L'un défend à mes vœux ce que l'autre en réclame ;
 Là, le désir ardent d'atteindre à de longs jours ;
 Là, le penchant fatal d'en abréger le cours ;